

Le végétal dans le système agraire de Barani (Burkina Faso)

*Relationship between the inhabitants of Barani's village (Burkina Faso) with
vegetation in the agrarian system*

Jean Louis Yengué et Maude Cochonneau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/7572>

DOI : 10.4000/com.7572

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2015

Pagination : 423-436

ISBN : 978-2-86781-978-0

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Jean Louis Yengué et Maude Cochonneau, « Le végétal dans le système agraire de Barani (Burkina Faso) », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 271 | Juillet-Septembre 2015, mis en ligne le 01 juillet 2015, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/com/7572> ; DOI : 10.4000/com.7572

© Tous droits réservés



Le végétal dans le système agraire de Barani (Burkina Faso)

Jean Louis Yengué¹ et Maude Cochonneau²

Depuis plus d'un demi-siècle et encore plus aujourd'hui, quand on parle d'agriculture, on pense, entre autres, à la crise alimentaire. Selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO)³, 925 millions de personnes souffraient de la faim en 2010 dont plus de 25 % en Afrique subsaharienne. L'International Food Policy Research Institute (IFPRI, 2012) constate que sur 122 pays en développement étudiés, 50 atteignent un niveau grave sur « l'échelle de la faim », dont le Burkina Faso. L'Institut national d'études démographiques (INED), prévoit que nous serons en 2050 près dix milliards d'individus qu'il faudra nourrir. Cette demande croissante en aliments, accompagnée d'une raréfaction des ressources naturelles, commande de produire plus et durablement. Les avis sont partagés sur les moyens de faire face aux triples défis de la croissance de la production, de la conservation de la biodiversité et de la lutte contre le réchauffement climatique. Certains estiment que la meilleure façon d'atteindre ces objectifs est une augmentation des rendements par unité de surface par l'intensification de l'agriculture afin de générer une réserve de terres (Green et al., 2005 ; Gockowski et Sonwa, 2011). D'autres suggèrent une gestion plus extensive des systèmes agricoles plus gourmande en terres pour atteindre un niveau équivalent de production, mais qui a l'avantage de fournir des niveaux de biodiversité et un impact carbone meilleurs (Perfecto *et al.*, 2005, Schroth *et al.*, 2004). Cette deuxième approche est cependant critiquée pour la médiocrité de ses rendements à

1. Maître de conférences HDR, UMR CITERES 7324, 33 allée Ferdinand de Lesseps, BP 60449, 37204 Tours Cedex 3 ; Université de Tours, UFR Droit, Sciences économiques et sociales, Département de Géographie, BP 0607, 37206 Tours Cedex 3 ; mél : yengue@univ-tours.fr

2. Master II Environnement, Territoire, Paysage, Université de Tours, UFR Droit, Sciences économiques et sociales, BP 0607, 37206 Tours Cedex 3, mél : maude.cochonneau@gmail.com

3. <http://www.fao.org/news/story/fr/item/45232/icode/> (consulté le 22 juillet 2016).

l'échelle des cultures individuelles, même s'il est reconnu que la productivité globale du système est améliorée.

Cet article s'inscrit dans le programme BIOSOL (Stimulation biologique des sols et gestion socio-économique des agrosystèmes au Burkina Faso) financé par la Région Centre Val de Loire (France) qui souhaite explorer les voies d'un nouveau modèle de production agricole, plus écologique et à haute productivité, moins impactant pour l'environnement, économiquement rentable et socialement acceptable. Il a pour but de « promouvoir de nouvelles connaissances innovantes pour lutter contre la pauvreté en rendant les paysans du Sud autonomes et en augmentant les rendements cultureux par l'intensification écologique ». Le projet, qui rassemble de manière inédite sciences biophysiques, humaines et acteurs français et burkinabè de l'aide au développement, s'inscrit dans le souci présent et mondial de « nourrir la planète » de façon durable et d'en réduire les contrastes de pauvreté par l'utilisation de techniques agricoles performantes, endogènes et autocentrées. Il tente ainsi d'apporter une réponse aux défis multiples, régionaux et locaux, du changement climatique en zone sahélo-soudanienne (désertification, perte de fertilité des sols, paupérisation, insuffisance alimentaire, migrations forcées, enclavement...). Dans ce programme, nous posons l'hypothèse que la réussite de toute action d'innovation passe par une connaissance fine des pratiques en place.

Cette contribution a donc pour objectif de décrypter un système agraire et de comprendre les logiques d'un terroir, préalable de l'aide pour une agriculture durable. Le territoire d'étude choisi, situé aux confins des zones sahéenne et soudano-sahéenne, est très durement touché par les changements climatiques (accroissement de la violence des précipitations en saison des pluies et intensification et rallongement de la saison sèche) alors même que les activités agricoles, essentiellement autarciques, soumettent les populations au risque de famine. Très difficile d'accès, notamment en saison des pluies, du fait de sa position marginale par rapport aux grands axes de circulation du pays, la commune rurale de Barani est quasiment vierge de toute étude et action de recherches sur ses pratiques agricoles.

I - Matériel et méthodes

Barani est un village d'un peu moins de 4 000 âmes situé au nord-nord-ouest du Burkina Faso à la frontière avec le Mali (Limet, 2011). L'activité principale des Baraniens reste l'agriculture, entre cultures traditionnelles (petit mil, fonio, sorgho, haricot, pois de terre, arachide, sésame, *bissap*, maïs, etc.) et élevage extensif de bovins (zébus), de caprins (chèvres et moutons)

et de volailles (pigeons, pintades et poules). Cette agriculture est fortement tributaire des contraintes climatiques. Barani est situé sur l'isohyète 700 mm, dans un climat soudano-sahélien (Lerebours Pigeonnière et Ménager, 2001) à deux saisons (une saison sèche, une saison des pluies) dont l'alternance dépend du balancement du front intertropical (FIT).

Ici, la saison sèche, qui s'étale d'octobre à mai, est caractérisée par des précipitations presque nulles et par un vent chaud qui assèche la région. Toute agriculture est alors impossible, les cultures irriguées n'étant pas pratiquées. *A contrario*, la saison des pluies de juin à septembre apporte avec elle précipitations et vents humides. C'est la belle saison. Les paysans s'activent dans les champs afin de faire pousser ce qui est, pour la plupart, l'unique source d'alimentation.

Afin de comprendre ce système agraire complexe et y caractériser la place du végétal, nous avons mené une série d'enquêtes pendant quatre semaines auprès du groupement des agriculteurs du village qui compte 14 membres. Les entretiens, semi-directifs, se sont déroulés dans les champs selon un guide préalablement préparé. Ils prenaient la forme de longs échanges (une journée par enquêtée) puisque toutes les parcelles de l'agriculteur étaient parcourues à pied.

Durant notre séjour, de nombreux relevés ont également été effectués, aussi bien dans que hors des champs, le mode de vie étant ici lié à l'agriculture et aux pratiques agricoles. Nous avons parcouru les unités d'habitation et noté les nombreux stigmates des champs : greniers, bétail, charrues et autres instruments aratoires, fosses fumières, etc.

Au final, pour chaque agriculteur, pour chaque champ, en plus de la connaissance relativement fine des pratiques culturelles, nous disposons d'une riche information sur les points suivants :

- techniques culturelles : préparation du champ et semis, traitement des résidus de récoltes, gestion des indésirables, orientation des sillons, utilisation ou non de la charrue ;
- amendement : interactions élevage-agriculture, fosse fumière, engrais chimique ;
- rotation des cultures : calendrier agricole, jachère, rotation des cultures ;
- typologies des plantes dans le champ : cultures (commerciales et vivrières), végétation non cultivée mais tolérée (herbacée, ligneux), végétation non cultivée et indésirable (ligneux et herbacées) ;
- rendements annuels par type de culture ;

- informations sur l'agriculteur : nombre de personnes à nourrir, propriété foncière, force de travail au champ.

II - Résultats et discussion

Les agriculteurs que nous avons rencontrés entretiennent un rapport au végétal complexe, loin d'une approche binaire, bon/mauvais, utile/inutile. Dans les champs, les cultures ne s'opposent pas forcément à la végétation spontanée. De même, les cultures ne sont possibles que grâce aux délaissées, trivialement appelées jachères mais qui en réalité revêtent de nombreuses formes.

1 - Les cultures ou « miroirs » de la société

Les paysans de Barani ont organisé un système agricole autour de différentes cultures qui constituent la principale source d'approvisionnement du village. Trois types de cultures sont pratiqués dans les champs et chacun a une place particulière dans le système agraire et la société (tabl. 1).

Catégorie	Nom courant français	Nom scientifique latin
Cultures vivrières	Petit mil	<i>Pennisetum glaucum</i>
	Sorgho	<i>Sorghum bicolor</i>
	Fonio	<i>Digitaria exilis</i>
	Maïs	<i>Zea mays</i>
Cultures « d'agrément »	Haricot ou <i>niébé</i>	<i>Vigna unguiculata</i>
	Pois de terre	<i>Vigna subterranea</i>
	Arachide	<i>Arachis hypogaea</i>
Cultures de rente	Sésame	<i>Sesamum indicum</i>
	<i>Bissap</i>	<i>Hibiscus sabdariffa</i>

Tableau 1 - Espèces végétales cultivées par les paysans de Barani (hors arbres)

La part la plus importante des espèces cultivées revient aux plantes qui sont la base de l'alimentation locale : trois céréales – le petit mil, le sorgho et le fonio – sont massivement cultivées, le plus souvent en monoculture et un soin particulier y est apporté. Ces graminées rythment la vie dans le village et sont l'une des clés de compréhension de la culture locale.

Les récoltes sont entreposées dans les greniers, éléments centraux des unités d'habitation et garants de la survie de la famille. Le mil et le sorgho sont alors prélevés tout au long de l'année pour être vannés puis longuement pilés. La farine obtenue est tamisée afin de la débarrasser du péricarpe des grains. Ces résidus servent à l'alimentation animale, au compost ou entrent

dans la composition du banko, le matériau de construction à base de terre. Les différentes farines servent principalement à faire le tô, consommé toute l'année. Il est toujours accompagné d'une sauce faite à base de « plantes d'agrément ».

C'est la deuxième catégorie des plantes cultivées aussi appelées plantes de sauce. Elles fournissent l'ingrédient principal de l'accompagnement du tô.

Enfin, il existe des espèces cultivées pour leur valeur marchande, ce que Chaléard (1996) appelle le vivrier marchand. Les deux exemples les plus courants sont le sésame et le bissap qui font partie d'une alimentation plus rare ou ponctuelle, que nous qualifions « d'alimentation de loisirs ». Le sésame est transformé en galettes sucrées et le bissap en jus et vendu à l'étalage sur les marchés, à proximité de l'école, du dispensaire, etc.

Ces trois types de culture n'ont pas la même place dans la société. Le paysan mettra plus d'énergie à réussir les céréales, garants de la vie. Ensuite, il s'attachera aux cultures de rente pour améliorer son quotidien grâce aux revenus financiers qu'elles procurent. La culture des plantes de sauce sera la moins considérée. Cette hiérarchie se traduit spatialement dans la taille des parcelles. Étant dans un système monoculturel extensif, les surfaces les plus grandes correspondent aux cultures les plus consommées (céréales) ou celles qui rapportent des revenus complémentaires (sésame par exemple).

Mais des formes de complexification viennent nuancer cette répartition :

- D'une part, les associations régénératrices et productives. En cas d'impossibilité de mise en jachère (terroir trop petit, nombre important de personnes à nourrir, etc.) une terre épuisée peut néanmoins être mise en culture. On y sème en association des plantes reconnues, d'après les savoirs locaux, comme moins exigeantes voire régénératrices pour le sol. C'est le cas du sésame. D'autres associations, dans le but de gagner en productivité, sont également pratiquées. C'est le cas notamment de haricot/petit mil ou de haricot/sésame qui, selon les paysans, « ne se gênent pas ». L'inconvénient, toujours selon eux, est que le haricot arrive à maturité plus tôt. Il faut alors prêter une attention plus grande pendant sa récolte afin de ne pas saccager le reste des cultures.
- D'autre part, la qualité du sol, la microtopographie dans les champs ou d'autres éléments encore plus subtils, peuvent rentrer en jeu. Les bas-fonds présents dans un champ sont précieux puisqu'ils concentrent l'eau de pluie. Ils sont réservés au sorgho, plus exigeant que les autres céréales. Dans la même logique, les points hauts, les tâches stériles, les terres épuisées, les terres tassées par le passage fréquent du bétail,

etc. seront réservés aux cultures les moins exigeantes (le sésame par exemple) ou les moins importantes (plantes de sauce).

Enfin, l'organisation des champs suit un gradient entre le centre du village et la brousse. Plus la parcelle est proche du village, moins la variété des végétaux cultivée est large. Les parcelles sont souvent consacrées uniquement au petit mil, élément indispensable de l'alimentation. Plus le champ est éloigné du village, plus la gamme des plantes cultivées s'élargit. Nous avons identifié trois catégories de champs avec comme élément discriminant la distance au centre du village, une répartition spatiale des productions agricoles renvoyant ici à la théorie de Von Thünen qui repose sur des principes d'optimisation et d'équilibre (Baron, 1993) :

- les champs les plus éloignés, les champs de brousse : ils sont caractérisés par un apport de fumure moindre, une large gamme de végétaux cultivés et enfin par une mise en jachère quasi systématique ;
- les champs proches du village, les champs de case : les paysans n'y cultivent quasiment que du mil, sous surveillance rapprochée. L'apport en fumure y est systématique et la mise en jachère absente. Ces champs sont légèrement plus petits que la moyenne ;
- entre ces deux extrêmes se trouve un ensemble de champs moyennement éloignés dans lesquels le panel de végétaux cultivés est moins varié que dans la première catégorie et amendé de manière moins systématique. Ce sont les champs de l'entre-deux.

À l'opposé de cette végétation plantée et entretenue se situe la jachère qui paraît moins organisée, plus sauvage mais qui constitue néanmoins un élément essentiel du terroir villageois.

2 - La jachère aux formes multiples

Après plusieurs années consécutives de culture, la terre se fatigue et « trahit », comme disent les paysans de Barani. Les rendements ne sont plus au rendez-vous. Il est alors temps de la laisser au repos. Malgré tout, la jachère n'est pas unique et chaque paysan a ses propres méthodes et fréquences comme l'ont déjà souligné de nombreux auteurs (Nkamleu, 1999 ; Floret et Pontanier, 2001 ; Guengant *et al.*, 2006). Mais à Barani, les combinaisons sont subtiles. Le repos dure entre un et 10 ans avec une plus grande fréquence d'un à deux ans. Les jachères présentent donc plusieurs formes en fonction des raisons de la mise en repos.

Les plus petits propriétaires terriens ne pratiquent pas ou peu le repos du sol car le manque de terre rend la jachère impossible.

Quand les moyens matériels (charrues, animaux de traction, semences) ou humains (maladie, exode rural) viennent à manquer, le travail des champs devient difficile. Alors des stratégies combinant la quantité d'eau tombée, la qualité du sol, les forces de travail se mettent en place pour estimer la bonne surface à exploiter. Les agriculteurs ne peuvent pas se permettre d'engager du temps, des semences et parfois de l'argent pour des cultures qui ont de fortes chances de ne pas aboutir. Ils en profitent donc pour laisser des parcelles au repos. C'est ce que nous appelons : la jachère contrainte.

Dans d'autres cas encore, la jachère est maintenue pour les produits qu'elle procure : le fourrage pour les animaux, les fruits et baies sauvages pour améliorer le quotidien, le bois pour la construction ou pour la confection des manches d'outils, les feuilles et autres écorces pour la pharmacopée, etc. C'est bien la fourniture de ces produits qui est le motif premier du maintien de la jachère, bien avant la régénération du sol. C'est ce que nous qualifions de jachère utile.

Certaines parties du terroir sont totalement délaissées. La culture ne pourrait à nouveau y être pratiquée qu'au prix de profonds changements dans les pratiques, notamment les abords des parcours de transhumance à la terre tassée due au passage répété des animaux. Ces parties du terroir sont abandonnées faute de pouvoir les exploiter. Elles sont donc laissées à la dynamique spontanée de la végétation. Ce sont des jachères d'abandon.

Enfin, et ce n'est pas la jachère la plus pratiquée à Barani, il existe la jachère choisie ou encore la jachère pour la régénération du sol, bien décrite par Floret (2000). À Barani, la durée de cette jachère ne peut être très longue à cause, entre autres, de la pression sociale. Le long repos attire la convoitise des voisins. Le propriétaire s'astreint donc à une culture permanente ou à réduire la durée de sa jachère pour ne pas être obligé de prêter ses terres. En effet, il est fréquent d'être sollicité par les voisins « lorsqu'on peut se payer le luxe de laisser ses terres sans cultures ».

Sur le plan spatial, les jachères les plus anciennes (plus de 10 ans) et les plus grandes en superficie vont se retrouver les plus éloignées du village. Il s'agit le plus souvent des jachères utiles. Au fur et à mesure qu'on se rapproche du village, les jachères seront de courte durée (jachères contraintes). Les champs de cases quant à eux seront exploités sans repos. Non seulement ce sont les plus faciles à cultiver puisque les distances à parcourir sont courtes, mais en plus ils bénéficient souvent d'un traitement « de faveur » comme un amendement supérieur par exemple. Seules les jachères d'abandon vont se

retrouver sur tout le terroir et constituer les éléments unificateurs, avec les plantes spontanées.

3 - Les plantes spontanées, paradoxe entre rejet et usage

L'ensemble du terroir est nervuré par des plantes non directement semées par les paysans mais qui participent totalement au système agraire. Elles sont à la fois considérées comme des plantes envahissantes et gênantes ou alors comme des alliées à la culture.

La saison des pluies est propice à la croissance des cultures semées comme à celles des plantes spontanées et des « mauvaises » herbes. Tous les paysans désherbent leurs champs, d'abord avant de semer et ensuite une à quatre fois durant la saison des pluies. Pour autant ces mauvaises herbes, qui nécessitent des sarclages répétitifs, ont une utilité. La plupart des paysans les laissent sur le champ après les avoir arrachées en guise de paillage ou de fourrage avec des retombées directes pour les cultures.

Les paysans sont partagés entre l'élimination de ces herbes qui seraient étouffantes pour les cultures et leur utilisation. Une herbe en particulier, la potasse (*kata* en fulfulde et *seguin* en dioula) semble être la bête noire des paysans et illustre bien ce dualisme. Cette herbe ralentit très fortement la croissance du mil mais entre dans la composition de la potasse utilisée en cuisine. Plusieurs parades sont développées pour limiter son expansion. Les produits chimiques désherbants sont la solution des plus fortunés et celle que tout le monde aimerait mettre en place. Les moins fortunés essaient de s'en débarrasser mécaniquement en arrachant, mais finissent souvent par capituler en mettant en jachère la parcelle atteinte (jachère contrainte).

Les plantes spontanées ne sont pas toutes considérées comme des éléments non productifs à éliminer. Certaines, dont les paysans vantent les mérites, sont conservées. C'est le cas de *Hyparrhenia hirta* (ou *Cymbopogon giganteus* ou *Andropogon giganteus*), une graminée qui peut atteindre trois mètres de hauteur et qui pousse spontanément dans les champs. Localement appelée *seko*, elle a de multiples usages : matériaux de construction, fourrage animal, limitation du drainage et de l'érosion des sols, etc.

Parmi les plantes spontanées, tolérées, voire appréciées, celles qui illustrent le mieux la symbiose entre la biodiversité locale, les pratiques sociales et l'activité agricole sont les arbres. Ils tiennent une place particulière dans le système agraire de Barani. On les retrouve dans toute l'Afrique. Pélissier (1980) et Seignobos (1982) les nomment « parcs arborés ». Ils se caractérisent par la présence répétitive de certaines espèces d'arbres qui dominent tout le

paysage, une dominance d'autant plus évidente que le parc ne se développe que sur des champs dégagés pour les cultures (Libert, 1990). En effet, une des caractéristiques du parc est l'association couverture arborée/champ. Lahuec (1980) définit le parc comme « l'ensemble des espèces arborées figurant sur le terroir ». C'est un paysage construit par l'homme où l'arbre profite d'une gestion aussi méticuleuse que celle de la terre (Yengué, 2002).

Les différentes espèces sont souvent connues pour leurs vertus thérapeutiques, agronomiques, leur signification symbolique, etc. Un paysan disait « plus il y a d'arbres, plus la terre est bonne et plus il y a de pluie ». Les boisements dans les champs ne sont pourtant pas les mêmes. Chaque espace, chaque arbre a un rôle bien particulier (tabl. 2).

Nom français	Nom latin (famille)	Caractéristiques	Usages agroforestiers
-	<i>Acacia albida</i> ou <i>Faidherbia albida</i>	Grand épineux de savane africaine, phénologie inversée, racines profondes : non-concurrence avec les cultures en place.	Clôtures bois sec, haies vives, ombrage, fourrage
-	<i>Acacia hockii</i>	Petit arbre ou arbuste épineux à cime étalée et ouverte, floraison en début de saison sèche.	Fourrage
-	<i>Acacia nilotica</i>	Arbre épineux atteignant 20 m de haut ; espèce de sols lourds et mal drainés ; graines transformées en colle.	Clôtures bois sec, haies vives, fourrage
Balanites	<i>Balanites aegyptiaca</i>	Petit arbre à feuilles persistantes vert-foncé ; fruits comestibles.	Clôtures bois sec, fixation des sols, fourrage
Baobab	<i>Adansonia digitata</i>	Très reconnaissable ; jusqu'à 25 m de hauteur ; feuilles utilisées en cuisine et graines consommées comme bonbon ou en jus.	
Caïlcédrat	<i>Khaya senegalensis</i>	Jusqu'à 30 à 35 m. Les fruits, comme l'écorce sont utilisés dans la médecine traditionnelle	Ombrage
Citronnier	<i>Citrus limon</i>	Petit arbre épineux à feuilles persistantes de 3 à 8 m de haut. Citrons.	Ombrage
Eucalyptus	<i>Eucalyptus camaldulensis</i>	Arbre à feuilles persistantes, atteignant 12 à 20 m.	Bornage, clôtures bois sec, haies vives, ombrage, ornemental, reboisement, fourrage.
Jujubier	<i>Ziziphus mauritiana</i>	Arbuste buissonnant et épineux ; fruits comestibles : les jujubes.	Brise-vent, clôtures bois sec, haies vives, ombrage.
Kapokier rouge	<i>Bombax costatum</i>	Environ 20 m, fût droit, fruits utiles.	
Karité	<i>Vitellaria paradoxa</i>	Arbre trapu à rameaux épais, pulpe du fruit comestible, amande riche en graisse (beurre de karité).	
Kinkeliba	<i>Combretum micranthum</i>	Arbuste touffu et buissonnant ; 4 à 5 m, pyrorésistant.	

Neem	<i>Azadirachta indica</i>	Provenance : Inde ou Iran ; diffusion rapide ; agent de diffusion : chauve-souris.	Brise-vent, engrais, ombrage fertilisation, ornemental, restauration des sols.
Néré	<i>Parkia biglobosa</i>	De 10 à 15 m de haut, très utilisé (feuilles consommées en poudre, fleurs sucées, fruits transformés en jus, graines fermentées pour condiment, etc.) ; traditionnellement protégé, fertilise les sols grâce à ses feuilles caduques.	
Palmier doum	<i>Hyphaene thebaica</i>	Palmier de 12 à 15 m, amandes mangées crues ou cuites.	
Palmier rônier	<i>Borassus aethiopus</i>	Palmier atteignant 30 m ; bas-fonds inondés temporairement.	
-	<i>Sclerocarya birrea</i>	Arbre moyen ; développement en couronne ; fruits fortement utilisés.	Haies vives
Tamarin	<i>Tamarindus indica</i>	10 à 20 m ; croissance lente ; feuilles persistantes ; pulpe utilisée pour jus.	Ombrage

Tableau 2 - Espèces d'arbre présentes dans les champs à Barani (Arbonnier, 2009 ; Maydel, 1990 ; Yengué, 2000)

Les espèces et les formes de boisement ne se ressemblent pas et chaque champ présente une particularité. Il y a, dans un premier temps, une dualité entre les espèces locales ou en place depuis plusieurs décennies et celles introduites plus récemment. Les espèces endogènes sont rentrées dans les usages locaux (Thiombiano, 2012). C'est le cas du baobab (*Adansonia digitata*) dont les feuilles sont comestibles (sauce baobab) et du kad (*Faidherbia albida*) omniprésent dans les champs. Il a un cycle végétatif inversé (couvert de feuilles en saison sèche et dénudé en saison de pluie), ce qui ne gêne pas les cultures et fournit du fourrage aux animaux en période de soudure. Ainsi, il attire le bétail dans les champs pendant la morte-saison participant par ses déjections à l'amendement. On peut aussi citer le karité (*Vitellaria paradoxa*) utilisé notamment par les femmes pour produire le beurre de karité extrait de ses noix.

L'arbre possède également différents usages comme celui de brise-vent, d'ombre pour le repos des hommes et des animaux, fourniture de perches, de fruits, et autre produits utilisés dans la pharmacopée locale, etc.

Malgré tout, certains arbres ne sont pas les bienvenus dans les champs. *Sclerocarya birrea* par exemple est accusé d'empêcher le bon développement des cultures à ses pieds et entraîne une baisse des rendements. Le palmier doum (*Hyphaene thebaica*) serait, selon certains paysans, assez néfaste pour les cultures. Certains épineux acidifient le sol et donc altèrent les cultures. Le kapokier rouge (*Bombax costatum*), quant à lui, est parfois considéré comme ayant une relation saine avec les cultures alors que d'autres diront

qu'il augmente la présence de potasse. Ils sont néanmoins conservés du fait de leur poids symbolique, de l'interdiction d'abattage des services municipaux ou tout simplement du manque d'outillage adapté.

Les espèces nouvellement introduites le *neem* (*Azadirachta indica*) et l'eucalyptus (*Eucalyptus camaldulensis*) bien en place dans les villages et le long des routes ont moins bien trouvé leur place dans les champs. Ils ont été imposés dès les années 1970 par l'administration pour lutter contre « l'avancée du désert ». Aujourd'hui, les paysans n'en veulent plus car, sous ces arbres, les cultures poussent mal, ce qui est également constaté sur d'autres terroirs en Afrique (Tchawa et Tsayem-Demaze, 2002).

*

L'agriculture à Barani est fondée sur quelques cultures dont la plus importante est le mil. Le choix des cultures et leur répartition sont faits avec une extrême minutie. Ces cultures sont tributaires de la végétation spontanée, aussi bien celle des champs qui bénéficie du soin apporté aux cultures, que celle des délaissées à la dynamique plus sauvage. Cette végétation, au cœur du système agraire, est le fruit d'un subtil équilibre entre les contraintes environnementales qui impriment la trame de fond du capital végétal (le climat, les précipitations et le type de sol ne permettent que des végétaux adaptés aux conditions soudano-sahéliennes), les besoins et les moyens des populations, le tout guidé par les habitudes culturelles. La prise en compte de ces dernières doit être au cœur de tout projet d'accompagnement vers de nouvelles pratiques agricoles.

Bibliographie

Arbonnier M., 2009 - *Arbres, arbustes et lianes des zones sèches d'Afrique de l'Ouest*. Paris : Quae/Muséum national d'histoire naturelle, 576 p.

Baron M., 1993 - Aux origines et aux principes généraux du modèle de von Thünen. Le domaine de Tellow dans le Mecklembourg. *Feuilles de Géographie*, série orange, Feuille 33, 12 p.

Chaléard J.-L., 1996 - *Temps des villes, temps des vivres. L'essor du vivrier marchand en Côte d'Ivoire*. Paris : Karthala, 661 p.

Floret C. et Pontanier R., 2000 - *La jachère en Afrique tropicale*. Vol. 1 : *Rôles, aménagement, alternatives*. Actes de séminaire international. Paris : IRD, John Libbey Eurotext, 777 p.

—, 2001. *La jachère en Afrique tropicale*. Vol. 2 : *De la jachère naturelle à la jachère améliorée*. Paris : IRD, John Libbey Eurotext, 340 p.

Gockowski J. et Sonwa D., 2011 - Cocoa intensification scenarios and their predicted impact on CO² source emissions, biodiversity conservation, and rural

livelihoods in the Guinea rain forest of West Africa. *Environ. Manag.*, n° 48, p. 307-321.

Green R.E., Cornell S.J., Scharlemann J.P.W. et Balmford A., 2005 - Farming and the fate of wild nature. *Science*, vol. 307, issue 5709, p. 550-555, DOI : 10.1126/science.1106049

Guengant J.P., Seignobos C. et Sodter F. (dir.), 2006 - *La jachère en Afrique tropicale. L'apport en sciences sociales*. Paris : L'Harmattan, coll. « Ressources renouvelables », 153 p. [Lacombe B., pref.]

International Food Policy Research Institute (IFPRI), Bonn ; Concern Worldwide, Washington D.C. ; Welthungerhilfe et Green Scenery, Dublin ; Agence d'aide à la coopération technique et au développement (ACTED), 2012 - Indice de la faim dans le monde. Relever le défi de la faim : Assurer une sécurité alimentaire durable dans le monde sous contraintes en eau, en énergie et en terres. Journée internationale de l'alimentation et de la présentation de l'Indice de la faim dans le monde 2012, Paris, 15 octobre 2012. Paris : Convergences, <http://www.ifpri.org/sites/default/files/publications/ghi12fr.pdf>

Lahuec J.-P., 1980 - Le parc d'un village Mossi (Zaongho). Du traditionnel au moderne. Cahiers ORSTOM, Série Sciences humaines, Paris, vol. XVII, n° 3-4, p. 151-154.

Lerebours Pigeonnière A. et Ménager M.T., 2001 - *Atlas Jeune Afrique. Atlas du Burkina Faso*. Paris : Jeune Afrique.

Libert C., 1990 - *Influence des parcs arborés sur la production des cultures associées au Nord-Cameroun*. Maroua : mémoire de 3^e année de l'École nationale des ingénieurs des travaux des Eaux et Forêts (Cameroun).

—, 2011 - *SIG et aide internationale : de la petite à la grande échelle*. Orléans : mémoire de Master 2, Géographie et aménagement, Université d'Orléans.

Maydell H.-J. von, 1990 - *Trees and shrubs of the Sahel : their characteristics and uses*. Weikersheim : Margraf.

Nkamleu G.B., 1999 - La pratique de la jachère en Afrique de l'Ouest : importance comparée du phénomène au Nigeria et au Cameroun. *Revue Science et changements planétaire*, vol. 10, n° 2, 13 p., http://mpr.ub.uni-muenchen.de/151110/1/MPRA_paper_151110.pdf

Pélissier P., 1980 - L'arbre dans les paysages agraires de l'Afrique noire. Cahiers ORSTOM, Série Sciences humaines, Paris, vol. XVII, n° 3-4, p. 131-136.

Perfecto I., Vandermeer J., Mas A. et Pinto L.S., 2005 - Biodiversity, yield, and shade coffee certification. *Ecol. Econ.*, n° 54, p. 435-446.

Schroth G. et al., 2004 - *Agroforestry and biodiversity conservation in tropical landscapes*. Washington D.C. : Island Press.

Seignobos C., 1982 - Végétation anthropique dans les zones soudano-sahéliennes : la problématique des parcs. *Revue de géographie du Cameroun* (Yaoundé), vol. 3, p. 1-23.

Tchawa P. et Tsayem Demaze M., 2002 - Gestion de l'espace et effets écologiques de l'eucalypticulture en pays bamiléké (Ouest Cameroun) : stratégie paysanne et prise en compte d'un risque perçu. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, n° 218, p. 175-196.

Thiombiano D.N.E. et al., 2012 - Le rôle des espèces ligneuses dans la gestion de la soudure alimentaire au Burkina Faso. *Sécheresse*, Paris, n° 23, p. 86-93 ; DOI : 10.1684/sec.2012.0341

Yengué J.L., 2000 - *L'évolution du couvert ligneux dans l'extrême-nord du Cameroun. Utilisation de la photographie aérienne et de l'imagerie satellitaire*. Thèse de doctorat de Géographie, Paris : Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

—, 2002. Les mécanismes du déboisement et du reboisement dans le nord du Cameroun. *Annales de Géographie*, n° 624, p. 27-45.

Résumé

Cette contribution souhaite décrypter le système agraire de Barani, un village enclavé du Burkina Faso à la frontière malienne. Une série d'entretiens avec le groupement d'agriculteurs et plusieurs relevés font ressortir une complexité dans le rapport au végétal, loin d'une approche binaire, bon/mauvais, utile/inutile. Ici, l'agriculture est fondée sur quelques cultures dont la plus importante est celle du mil. Le choix de ces cultures et leur répartition sont faits avec une extrême minutie. Elles sont tributaires de la végétation spontanée, aussi bien celle des champs qui bénéficie du soin apporté aux cultures, que celle des délaissées à la dynamique plus sauvage. Cette végétation, au cœur du système agraire, est le fruit d'un subtil équilibre entre les contraintes environnementales qui impriment la trame de fond du capital végétal, les besoins et les moyens des populations, le tout guidé par les habitudes culturelles.

Mots-clés : Burkina Faso, jachère, parc arboré, système agraire, agriculture, Sahel, Afrique de l'Ouest

Abstract

Relationship between the inhabitants of Barani's village (Burkina Faso) with vegetation in the agrarian system

This contribution (a research program supported by the Région Centre, France) aims to decrypt the relationship between the inhabitants of Barani, a landlocked Burkina Faso's village on the border with Mali, and vegetation. A series of interviews with farmers and field surveys reveal a complex relationship to plants, away from a binary approach, good/bad, useful/useless. Barani's agriculture is based on a few crops, the most important being millet. The choice of these crops and their distribution are done with extreme care. They are dependent on spontaneous vegetation, for the fields where a special attention is drawn to the crops as well as the wilder areas. This vegetation, at the heart of the agrarian system, is the result of a subtle balance between the

environmental constraints, the needs and resources of people, all guided by cultural habits.

Keywords: *Burkina Faso, fallow, wooded park, agrarian system, agriculture, Sahel, Western Africa*